
CHAPOULIE (Jean-Michel), KOURCHID (Olivier),
ROBERT (Jean-Louis), SOHN (Anne-Marie) (dir.). –
Sociologues et sociologies. La France des années 60

Paris ; L'Harmattan, 2005. – 291 p.

Lucie Tanguy

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/1270>

DOI : [10.4000/histoire-education.1270](https://doi.org/10.4000/histoire-education.1270)

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2007

Pagination : 205-210

ISBN : 978-2-7342-1095-5

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Lucie Tanguy, « CHAPOULIE (Jean-Michel), KOURCHID (Olivier), ROBERT (Jean-Louis), SOHN (Anne-Marie) (dir.). – *Sociologues et sociologies. La France des années 60* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 114 | 2007, mis en ligne le 23 mars 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1270> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.1270>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

CHAPOULIE (Jean-Michel),
KOURCHID (Olivier), ROBERT (Jean-
Louis), SOHN (Anne-Marie) (dir.). –
*Sociologues et sociologies. La France des
années 60*

Paris ; L'Harmattan, 2005. – 291 p.

Lucie Tanguy

RÉFÉRENCE

CHAPOULIE (Jean-Michel), KOURCHID (Olivier), ROBERT (Jean-Louis), SOHN (Anne-Marie) (dir.). – *Sociologues et sociologies. La France des années 60*. – Paris ; L'Harmattan, 2005. – 291 p.

¹ Cet ouvrage réunit un ensemble de contributions d'historiens et de sociologues qui ont participé à des journées d'études organisées en 2004 par le Centre d'histoire sociale du XXe siècle. Jean-Louis Robert, qui introduit cette publication, rappelle les préoccupations qui sont à l'origine de cette réflexion collective ; revenir sur les travaux des années 1960-1970, années fastes pour le développement des sciences sociales, appelées par diverses instances, étatiques notamment, à éclairer les problèmes soulevés par la modernisation de la société française lors des « Trente glorieuses ». Cette belle expression de Jean Fourastié a contribué à une certaine mythification, dispensant d'interroger des pans entiers de transformations qui échappaient à une dénomination par trop unifiante et laudative. De la production scientifique de l'époque, trois « concepts » ont été retenus, dit J.-L. Robert, mais on pourrait plus simplement dire trois notions, car elles n'ont pas toutes le statut de concept ; celles d'« héritiers », de « jeunes » et de « culture jeune », et de « nouvelle classe ouvrière ». Elles ont été

retenues pour des raisons différentes ; la première, parce qu'elle fonde une perspective novatrice qui va orienter durablement les travaux en sociologie de l'éducation ; la seconde, parce qu'elle ouvre un domaine de recherches pluridisciplinaires sur les âges, qui peineront à opposer des analyses argumentées aux images diffusées par les médias, rendues crédibles par des événements comme mai 1968 ; la troisième illustre bien le statut des sciences sociales et leur propension à se focaliser sur « le nouveau » pour en faire un signe du futur en gestation, signe qui se trouve rapidement démenti par les faits. Chaque partie est introduite par le coordinateur des textes qui suivent, introduction qui brosse la toile de fond sur laquelle apparaissent les thématiques analysées et peint les conditions sociales et intellectuelles qui ont façonné leur mode d'appréhension.

2 Jean-Michel Chapoulie était tout désigné pour conduire la réflexion collective menée sur les « héritiers ». Sa connaissance de l'institution scolaire sur la longue durée et ses travaux sur l'histoire de la sociologie¹ sous-tendent la trame de son introduction. Il rappelle à grands traits l'état de la sociologie française dans les années 1960, les recherches menées sur l'école, ainsi que les débats politiques dont celle-ci était l'objet à cette époque. Une place particulière est accordée aux enquêtes menées par l'INED à partir de 1950, qui ont été les premières à donner une mesure précise des différences de comportements scolaires selon la catégorie socioprofessionnelle au niveau des enseignements de second degré. Si les observations faites par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron recourent celles qui avaient déjà été publiées par les chercheurs de l'INED (principalement par Alain Girard), les explications ou interprétations qui en sont données divergent notablement. Avec *Les Héritiers*, la signification de la notion d'inégalités sociales ne se réduit pas à sa dimension économique d'inégalité devant l'école, elle inclut aussi les inégalités à l'école, qui se manifestent tout au long du processus de scolarisation. Les différences de comportement scolaire sont alors montrées comme les différences d'expérience du monde des diverses classes sociales.

3 Le retour effectué par des proches de P. Bourdieu sur l'élaboration de la notion d'héritiers constitue un ensemble de documents inédits, qui affinent l'analyse de ce moment fondateur de la sociologie de l'éducation. En premier lieu, J.-C. Passeron, coauteur des *Héritiers* et de *La Reproduction*, évoque leurs filiations théoriques respectives et la longue alchimie qui a forgé leur programme théorique, à partir de plusieurs lectures ; celle de penseurs aussi éloignés que Durkheim, Marx et Weber, qui ont enseigné aux auteurs l'objectivation des « faits sociaux », la méthode des types idéaux et les antagonismes de classes ; celle d'auteurs contemporains d'origine britannique (Basil Bernstein, Richard Hoggart) ou américaine (Erving Goffman, Anselm Strauss), ainsi que des sociolinguistes. On ne peut montrer ici la richesse et la profondeur de l'analyse développée a posteriori par J.-C. Passeron sur les apports sociologiques des *Héritiers* et de *La Reproduction*, qu'il distingue de leur influence comme « stéréotypes » à succès. Par ces quelques lignes, nous voudrions inviter le lecteur à prendre connaissance par lui-même de cette contribution vivante et instructive.

4 Celle qui suit émane d'Yvette Delsaut, qui a participé à l'enquête des *Héritiers* en tant qu'étudiante en sociologie à l'Université de Lille, où P. Bourdieu venait d'être nommé chargé d'enseignement dans cette discipline. Le récit qu'elle restitue, émaillé de détails significatifs sur l'administration des questionnaires en salle de cours, sur les attitudes des étudiants qui les percevaient comme une forme de contrôle, sur les démêlés des auteurs avec leurs collègues, sur l'hostilité naissante de Raymond Aron à l'égard de ces

deux personnalités dont il souhaitait faire des associés, est extrêmement suggestif. Elle voit dans le parcours intellectuel de Bourdieu, qui va des *Héritiers* à *La misère du monde* et aux écrits postérieurs, la poursuite d'un « double fantasme, d'une œuvre qui serait infinie, éternellement effervescente, et en même temps strictement déductive et linéaire ». *Les Héritiers* a connu une diffusion exceptionnelle, acquis le statut d'ouvrage « classique » au sein de la sociologie, et est devenu un ouvrage de référence à l'extérieur de cette discipline, phénomènes dont Philippe Masson examine les raisons. Antoine Prost, lui, rappelle ce que l'impact de cet ouvrage doit à un contexte éminemment favorable ; un moment marqué par des débats intenses sur la démocratisation de l'enseignement. Son succès réside dans l'inversion des interprétations jusqu'alors admises à la suite des travaux d'Alain Girard et Roger Bastide ; les inégalités de chances d'accès à la sixième et à l'enseignement supérieur selon les divers milieux sociaux ne sont pas seulement le produit de mécanismes extérieurs à l'école, elles sont inscrites au cœur même de l'enseignement. La radicalité de cette découverte, la portée de cette analyse ne fut pas immédiatement perçue, dit Viviane Isambert-Jamati, pas même par elle qui œuvrait dans le même domaine à cette date. Les perspectives d'une théorie du système d'enseignement ouvertes dans cet ouvrage ont pourtant inspiré des statisticiens, de l'INSEE notamment, et induit l'élaboration de nouvelles méthodes et approches d'analyse quantitative, nous disent Claude Seibel et Françoise Oeuvarard.

⁵ Ces diverses contributions, judicieusement réunies, forment un ensemble dont J.-M. Chapoulie souligne en conclusion la cohérence. Comme telle, cette rétrospective constitue une référence dans l'histoire de la sociologie de l'éducation en France.

⁶ La deuxième partie de cet ouvrage, cordonnée par Anne-Marie Sohn, porte sur le thème de la jeunesse, qui a été promu, nous dit-elle, par les médias et, d'une manière singulière, par le cinéma, aux États-Unis d'abord, et en France un peu plus tard. Le vocabulaire glisse progressivement de « jeunesse » à « jeunes », terme auquel l'ouvrage d'Alfred Sauvy *La montée des jeunes* donne une légitimité scientifique et sociale. Dans les années 1950-1960, « les jeunes » correspondent aux 13-19 ans, ceux qu'on appelle aux États-Unis les *teenagers*. L'expression englobe ce groupe d'âge, détaché de toute autre caractéristique comme le sexe et le milieu social, et, au terme de diverses péripéties, celui-ci finit par devenir une « catégorie sociale ». Les sciences sociales s'emparent de ce thème au début des années 1960. Nicole Abboud et Jacques Jenny, tous deux sociologues, fondent un « Groupe des sciences sociales de la jeunesse » qui se veut indépendant et apporte une contribution collective à l'étude de la jeunesse dans l'ouvrage dirigé par Claude Dufrasse, *Des millions de jeunes. Aspects de la jeunesse*. Le groupe disparaît à la fin des années 1960, en laissant des traces dans la sociologie de l'époque. Il a ouvert la voie aux chercheurs des années 1970 qui, avec la montée du chômage, scrutent la jeunesse sous tous ses aspects. Au terme de sa présentation, A.-M. Sohn conclut que les recherches et perspectives développées dans ce domaine sont restées à la remorque des questions posées par la société et les médias.

⁷ D'intérêt certain, les textes qui suivent portent sur des sujets aussi divers que la délinquance juvénile (Philippe Robert), les jeunes ouvriers vus par une enquête de la CGT (René Mouriaux), une comparaison France/États-Unis (Catherine Cicchelli-Pugeault et Vincenzo Cicchelli), les articles journalistiques d'Edgar Morin (A.-M. Sohn). Ils pèchent, selon nous, par leur brièveté. Nombre d'entre eux auraient mérité d'être développés et mis en perspective, afin d'aider le lecteur à s'approprier ce domaine de

questions et de recherches qui n'a pas, comme le précédent, fait corpus, et dont l'héritage reste plutôt oublié à un moment où les recherches foisonnent, toujours dans le sillage des formulations médiatiques, sur les problèmes des jeunes et sur les jeunes faisant problème.

8 La contribution d'Annick Ohayon, « La jeunesse et l'adolescence dans la psychologie française 1946-1966 », paraît être la plus aboutie dans ce sous-ensemble, parce qu'elle déploie plus longuement son analyse sur l'état des lieux de la psychologie française, introduit les figures marquantes de cette discipline durant le quart de siècle d'après-guerre (Daniel Lagache, Henri Piéron, Henri Wallon, René Zazzo, Maurice Debesse), retrace les situations dans lesquelles chacun est confronté aux problèmes de l'enfant ou de l'adolescent et les théories qu'ils élaborent à partir de leurs pratiques respectives. De cette rétrospective bien documentée, nous retiendrons, d'une manière quelque peu partisane, les travaux de Bianka Zazzo, non seulement parce qu'ils sont originaux par leurs méthodes (réactions d'adolescents à la projection de films, pratiques de loisirs privilégiés, attitudes à l'égard de la lecture et autres), mais parce qu'ils découvrent un phénomène « redécouvert » ces dernières années et proclamé « nouveau » avec beaucoup d'emphase ; la meilleure réussite scolaire des filles que celle des garçons du même âge à appartenance sociale identique, supériorité plus marquée chez les filles d'origine modeste, mais qui tend à diminuer au fil de la carrière scolaire. Ce retour sur les approches et les observations de psychologie clinique, de psychothérapie, de sociopsychanalyse, souligne les efforts faits par les chercheurs pour démythifier une représentation de la jeunesse qui a néanmoins perduré sous des formes différentes. Ce chapitre est une invitation à une relecture de ces études préalablement à toute nouvelle investigation sur ce thème.

9 La troisième partie, coordonnée par Olivier Kourchid, rassemble des points de vue, des témoignages et des analyses de sociologues et d'historiens du travail sur la question de la « nouvelle classe ouvrière ». Promue par des intellectuels, militants d'associations, de syndicats et de partis politiques de la « nouvelle gauche » proches du PSU (comme Pierre Belleville), ainsi que par des sociologues de formation non universitaire (Serge Mallet), cette notion est construite sur la base d'un constat et à des fins politiques. Au-delà des différences d'acception entre les deux auteurs cités, elle entend rendre compte de la montée des salariés qui travaillent dans « l'industrie automatisée » et regroupe ouvriers et techniciens des secteurs modernes de l'économie, qui sont supposés porter des revendications à portée plus générale sur la gestion des entreprises et la planification démocratique. Comme tels, ils sont considérés comme une classe sociale au sens marxiste du terme, c'est-à-dire comme un « agent historique de la révolution sociale ». Olivier Kourchid retrace l'histoire de cette notion et souligne la diversité de contenu qui lui est attribuée selon les théories dont les uns et les autres se réclament en France, mais aussi dans d'autres pays européens et aux États-Unis, dans les mêmes années. La pertinence de cette notion et les thèses qui la soutenaient ont été rapidement contestées et invalidées par des sociologues comme Jean-Daniel Reynaud, Claude Durand et d'autres. Parmi les contributions qui suivent, on mentionnera celle des historiens Frank Georgi et Christian Chevandier, qui s'appliquent à reconstituer le contexte social et politique dans lequel cette thèse a été élaborée, examen qui fait apparaître le caractère éminemment politique des ouvrages consacrés à la « nouvelle classe ouvrière » ; « une arme sociologique au service d'un combat politique ». De fait, un certain nombre de témoignages de sociologues engagés (Jacques Gautrat, Sami Dassa) soulignent que le souci premier des auteurs impliqués dans ces débats était bien

celui-là. On ne peut préciser ici l'apport singulier des dix contributeurs sur cette question, mais on peut regretter leur dispersion et le manque de mise en relation des différents aspects examinés. On peut également regretter, plus fondamentalement, le choix de cette thématique, qui, certes, a occupé la scène du débat public, mais non celle des controverses scientifiques. Loin d'être au cœur des recherches menées en sociologie du travail durant les années considérées, elle semble au contraire se développer à la périphérie. L'ambivalence du rapport entre débat scientifique et débat sociopolitique, dont cette partie est une illustration, caractérise le statut des sciences sociales, sciences toujours prêtes à découvrir du nouveau dans l'évolution de la société et à en généraliser la portée, comme le rappelle Michel Verret en conclusion.

NOTES

1. Jean-Michel Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*, Paris, Le Seuil, 2001.
-

AUTEURS

LUCIE TANGUY